

# VENÉRIE

*la chasse aux chiens courants*





*La cour d'honneur du château d'Apremont.*

## DÉPLACEMENT DU RALLYE VIELSALM EN FORÊT D'APREMONT

*Extraits de mon carnet de chasses*

*Éric Janssen*

### **Jeudi 7**

Michèle et moi quittons « La Garenne » de bon matin... c'est-à-dire vers midi pour déjeuner à « La Flamiche », à Roye (trois fourchettes). Excellent début de voyage ! A Garonor, nous devons prendre le périphérique Est qui nous mènerait à l'autoroute de Lyon que nous quitterions à Montargis pour ensuite nous diriger vers Nevers et Apremont. Sans erreur de parcours ou conflit avec les radars, c'est un trajet d'environ cinq heures et demie. Mais ayant oublié de prendre l'itinéraire fait par Bobby de Brissac, Michèle décrète que, grâce à la carte routière, elle est à même de nous diriger.

Nous voilà donc partis sur l'autoroute de Lyon, mais au lieu de sortir à Montargis, nous nous rendons compte que, n'ayant plus beaucoup d'essence, il nous serait sans doute difficile d'en trouver dans la campagne française où, comme tout le monde sait, les pompes sont rares et, en tous cas, fermées à l'heure du Ricard...

Outrepassant notre sortie pour faire le plein sur l'autoroute, Michèle, pleine d'optimisme, assure que la sortie suivante, conviendrait également. Nous étions loin d'imaginer ce qui nous attendait car, de ce fait, nous avons été amenés sur des routes que la roue d'un Belge n'a probablement jamais suivie par nuit noire !

Il faut savoir que le Morvan n'est autre que les entrailles de la France : petites routes tournicotantes à la manière d'un intestin, montant des cols et descendant des raidillons, traversant une forêt peuplée d'ombres et convenant à merveille pour délester un fourgon postal. D'instinct, Michèle verrouilla d'autorité les portes de la voiture. Pas une station-essence, pas de café ou restaurant, tout au plus une lumière tamisée et vacillante qui n'engage pas à l'arrêt. Bref, une expérience peu banale dans l'un des derniers antres sauvages de France que l'on aurait pu imaginer être peuplé de gnômes et de loups. C'est ainsi qu'au lieu de suivre d'excellentes routes, nous mîmes le double du

temps, tout en ayant le sentiment de prendre des risques considérables. Le soir, arrivés au château de Brissac, nous évoquons pendant le dîner avec Bobby et ses amis, dans la gaîté, de nombreux souvenirs communs. Le hasard de la conversation fait que Bobby nous rappelle que son grand-père, qui était le Président du Creusot, venait souvent de son usine en calèche jusqu'au château d'Apremont.

Après cette première soirée de voyage, nous regagnons nos chambres, toutes ravissantes, joliment décorées, et passons une excellente nuit.

### **Vendredi 8 : Rallye Chapeau**

C'est l'émerveillement de la vue depuis notre chambre dès le petit réveil et par gelée blanche : l'Allier et ses méandres se trouvent à nos pieds, ainsi que des pâtures d'herbe. Dans cette pâleur de l'aube, flotte la brume au-dessus de la rivière. L'organisation prévoit un petit déjeuner vers neuf heures. A onze heures, dans nos tenues impeccables

du premier jour, nous partons déjeuner au restaurant « La Grenouille », rendez-vous des chasseurs, des pêcheurs et des veneurs. Ce n'est pas rapide, à l'entrée point d'étoiles, mais quelle animation et atmosphère sympathique que ce rendez-vous des passionnés ! Les Monspey sont en force. Bobby et moi sommes en pleine forme : nous sommes affamés.

Après le déjeuner, le maître d'équipage du vautrait prend le rapport sur le parking.

Cinq personnes ont fait le bois le matin et trois d'entre elles ont remis des sangliers. Comment répartir les différentes brisées entre le garde, le piqueux et les jeunes boutons ? Avec ses cheveux noirs jais et ses yeux bouillonnants, la maîtresse d'équipage tranche : « Ce sera chez toi que nous irons ! » En route pour la brisée distante d'environ trois kilomètres.

Le cortège des voitures s'ébranle ; c'est un pot-pourri invraisemblable car les uns vont aux écuries, les autres au château, d'autres encore au chenil et les quatrièmes au rendez-vous, alors que le solde s'égare entre ces différents points sans exactement savoir lequel est lequel.

Après un embouteillage monstre, l'ordre reprend ses droits et nul ne peut imaginer qu'il n'en fut pas toujours ainsi !

Les chiens sont découplés. Le maître d'équipage et son piqueux partent vers l'enceinte d'attaque dans laquelle on a vu, le matin, un grand sanglier de cent quatre-vingts livres et son page. Il aura bien fallu une demi-heure pour attaquer dans une enceinte qui n'est pourtant guère grande et finalement un cavalier aperçoit dans les fourrés le sanglier : « vlôô, vlôô ! » Les chiens sont rameutés et c'est la grande musique. Voilà le sanglier qui saute un coupe-feu et s'en va avec la meute à ses trousses.

Nous avons à peine chevauché vingt minutes que le sanglier se met à crier. Nous nous précipitons à travers les taillis et, à notre grand étonnement, nous voyons avec beaucoup de dignité le piqueux du vautrait se tourner vers Bobby de Brissac qui était à ses côtés et lui dire : « Après vous, Monsieur le marquis », signifiant par là que c'est à Bobby de descendre de cheval, d'enfourcher le sanglier et de le servir. Bobby fait ceci avec beaucoup de dextérité et voilà notre animal pris. C'est à ce moment-là que l'on constate qu'il n'a que trois pattes car une balle a transpercé sa cuisse arrière lors d'une précédente battue.

Le maître d'équipage décide alors de partir réattaquer, en souhaitant retrouver le gros sanglier qui serait resté dans la même enceinte d'attaque.

Il faut un certain temps pour fouler et refouler celle-ci, mais point de sanglier. Le maître d'équipage décide alors de se rendre à une autre brisée.

Quand, soudain et par le plus grand des hasards, les chiens croisent un cochon de passage. Voilà la meute immédiatement mise à la voie ! Les chiens font un grand débûché et, d'Apremont, s'en vont directement vers l'Allier, dont le cours est très large en cet endroit et qui marque les limites du territoire.

A cheval, nous devons suivre les routes et parcourons ainsi environ treize kilomètres de goudron. Ce n'est un plaisir ni pour les chevaux, ni pour nous, mais enfin nous sommes à la tête de la chasse et très satisfaits de l'être !

digérer à nouveau les treize kilomètres de goudron.

Le soir, nous sonnons la curée froide de notre premier sanglier, faite dans la cour du château. Quel superbe spectacle et combien impressionnant dans ce site magnifique ! Les honneurs au Duc de Brissac qui fêtera, trois jours après, ses quatre-vingt-cinq ans.

Nous étions descendus de cheval vers dix-huit heures. Nous nous réjouissions énormément de prendre un bain chaud car nous n'étions plus montés à cheval depuis Noël, époque à partir de laquelle le territoire de Vielsalm s'était recouvert de neige. Nous avions une baignoire merveilleuse, d'une longueur énorme avec quatre robinets d'eau : deux d'époque et deux de style ! Malheureusement, tous les quatre débitaient de l'eau froide. Nous nous passâmes donc d'un bain froid, malgré quoi la nuit fut réparatrice !



« Vue de ma fenêtre sur le village d'Apremont. »

Lorsque nous recoupons en prenant un petit chemin qui nous mène à l'Allier, nous rencontrons des suiveurs du vautrait qui nous disent : « Nous venons de voir le sanglier tout noir passer ici, il s'est jeté à l'eau dans les petits méandres de l'Allier et nous attendons la meute qui va certainement suivre ».

Malheureusement pour nous qui étions parmi les premiers sur le passage de l'animal, la meute préféra deux autres sangliers qui reculeront et partiront sur Apremont, si bien que de la journée, nous n'aurons plus rien vu de la chasse mais aurons dû retourner sur nos pas et

### **Samedi 9 : Équipage de Brissac**

Ce fut une très curieuse apparition que de voir les quatre Belges : Adolphe, Anne de Selliers, Michèle et moi dans cette kitchenette. Nous devions plutôt ressembler à d'anciens combattants car nous n'étions ni les uns ni les autres montés à cheval depuis deux mois et nous sentions ce jour-là une certaine raideur. Les commentaires fusèrent bon train concernant la chasse de la veille, les personnes et les chiens. Sont venus se joindre à nous dans la cuisine, Étienne et Nicole Frachon, Jo d'An-



M. Éric Janssen avec M. le Duc de Brissac.

digné et Henri Quentin. A huit, nous parvenions tout juste à nous tenir debout sans nous marcher sur les pieds.

Après avoir évoqué beaucoup d'histoires amusantes, nous allons déjeuner au « Plan Chevrier », pavillon rustique situé en bordure de forêt, au pied d'un ravissant étang. Des troncs entiers brûlent dans la cheminée de la pièce principale où crépite la joie de vivre des veneurs. Que d'histoires pittoresques et de contes légendaires ont dû entendre ces vieux murs, voire même des discussions de théologie !

Ce jour-là, Bobby est moins volubile, Henri Quentin se répète, Jo reste conquérant, Loulou d'Andigné sûr de lui, Olivier confiant, Rosaline besogneuse et légèrement inquiète. Le Rallye Vielsalm est quant à lui plein d'appétit et détendu car c'est jour de chasse des Brissac.

Le rendez-vous est fixé au Roi Jacques, merveilleux carrefour de huit chemins. L'attaque se fait relativement rapidement et, très « aimablement », les chevreuils passant de chemin en chemin de telle façon qu'il suffit à tous les cavaliers, côte à côte, de tourner leur monture d'un huitième de tour pour voir sauter le coupe-feu suivant et de répéter en chœur « Taïaut ! »

L'attaque s'étant malheureusement faite sur cinq chevreuils, les chiens ont été légèrement perturbés et je pense qu'ils sont passés, au début, d'un chevreuil sur l'autre. Ce qui est d'ailleurs bien normal lorsqu'on attaque des animaux accompagnés, puisqu'il appartient à la meute de trier le chevreuil de son choix.

Peut-être est-il intéressant de dire un mot de cette superbe forêt d'Apremont voisine de celle de Tronçais réputée comme étant la plus belle chênaie au monde. Je pense que celle-ci n'a rien à envier à sa voisine, si ce n'est peut-être qu'elle est un peu moins grande.

Cette superbe forêt d'Apremont est un régal pour nous, Belges, qui sommes habitués aux belles forêts bien entretenues. Alors que nous aimons nos hêtraies, nos peupleraies, nos conifères, ici ce fut la grande sobriété du chêne. Et quels chênes ! Des fûts superbes, droits comme de nobles vieillards, éten- dant leurs bras autour d'eux dans un large geste d'apaisement. A perte de vue, cette magnifique espèce. Nous étions bien dans une cathédrale de la forêt. Quelle dignité. Quelle force. Quelle beauté !

La chasse ne fut pas excellente mais Bobby avait décidé de ne pas rentrer bredouille si bien que nous restâmes jusqu'à sept heures du soir.

Profitant de quelques instants de répit dans la quiétude de nos appartements, nos oreilles sont bercées par un piano manié par des mains très expertes. Cette improvisation de grande qualité fait notre joie. Quelle intensité de bonheur ! Ce n'est que plus tard que Michèle découvrira que l'auteur en était le Duc.

Le soir, Michèle et moi nous nous sommes imposés dans une salle de bain à eau chaude, ce qui était bien agréable.

Le soir : somptueux dîner dans les salons et salle à manger du premier étage du château. La première pièce est familiale et aimable, pour autant

que l'on trouve les interrupteurs. La salle à manger est agrémentée de boiseries et de tapisseries ; quant à la salle de musique, elle est impressionnante par sa cheminée qui meuble un pan de mur entier. Un énorme tableau représente la cavalerie lors d'une célèbre victoire. De quoi vous donner l'appétit le temps d'une bataille ! Dans des alcôves plus discrètes, mais toujours bien mis en valeur, divers portraits de la très belle Madame Schneider. Combien de têtes ne se sont-elles pas inclinées devant ce regard d'airain et ce charme dévastateur...

Merci, Bobby et Jacqueline, d'avoir fait revivre Apremont pendant cette merveilleuse semaine qui restera gravée dans nos cœurs de veneurs.

Bobby fit un charmant discours de bienvenue au Rallye Vielsalm et remettra également, au cours de la soirée, le bouton à un nouveau membre de son équipage. Dans ma réponse de remerciements à l'adresse de Bobby, je rappellerai aussi au nouveau bouton qu'il est intronisé comme disciple de Saint-Hubert et qu'après tout, c'est un peu une histoire belge et que nous sommes très fiers que notre patron rayonne autant en France que chez nous ! Suite à cela, le Duc se lève et, avec sa verve habituelle, nous tient quelques propos fort amusants.

### **Dimanche 10 : Rallye Vielsalm**

Comme chaque jour, le premier rendez-vous a lieu dans notre kitchenette, qui recueille chaque matin davantage de monde, dans la gaieté et la bonne humeur.

Le déjeuner nous regroupe à « La Grenouille ». Seulement aujourd'hui c'est à notre tour d'avoir l'estomac noué. Lorsque nous arrivons au rendez-vous, près du chenil, je dis combien nous sommes heureux d'être invités dans cette belle forêt d'Apremont dans laquelle nos chiens ne seront pas dépaysés puisqu'ils sont les descendants des chiens Beauchamp, ces mêmes « Beauchamp », ce même maître d'équipage qui chassaient dans ces forêts avoisinantes.

Je demande à ceux qui suivent à cheval de ne pas faire trop de bruit car les anglo-français blancs et noirs sont sensibles ; de même, je rappelle que sonner une vue, que ce soit avec la trompe ou à la pibole, c'est prendre une responsabilité certaine en disant « nous avons vu l'animal de chasse ». Mieux vaut, si l'on n'est pas convaincu, sonner un bien-aller.



*La Foulée et ses chiens.*

Nous attaquons aussi au Roi Jacques mais en partant par la gauche plutôt que l'inverse, comme l'a fait Bobby hier. Malheureusement, le même scénario se répète et trois ou quatre de nos chiens ont éventé et lancé les cinq chevreuils qui se sont réfugiés dans un petit bois de plaine. Nous rallions les autres chiens et, chose amusante, ils décident d'emblée d'attaquer une chèvre alors que les voies des quatre autres chevreuils se mêlent et se croisent.

Je suis satisfait, les chiens font une belle menée durant une bonne heure. Nous ne voyons plus l'animal mais la meute est très appliquée. Nous tombons en défaut à un petit ruisseau bordé de ronces.

Nous faisons bien sûr les devants et nos retours, mais ne trouvons nulle voie de sortie. Nous foulons à pied pendant une heure ce fourré épineux ; les chiens partiront sur un change qui nous mènera tard dans la nuit...

Les chiens non plus ne sont pas fiers, aussi sont-ils partis sur pattes de velours tout en menant bonne allure. Le hasard veut que, bien souvent lorsqu'il est important de juger « son animal », il vous passe dans le dos ou s'arrange pour n'être vu de personne. A ces moments, je maudis mon entourage et moi-même en me disant que malgré tout les chevreuils d'Apremont ont une réputation d'imprenables. Peut-être sont-ils plus coriaces qu'ailleurs, ce qui laisse supposer que... peut-être est-ce encore notre animal d'attaque ! Lorsqu'on souhaite ardemment prendre son chevreuil et qu'on estime avoir un lot de chiens sages et sérieux, on a la faiblesse de se

mentir (un peu) à soi-même plutôt que de corriger la meute. A tort d'ailleurs.

Les chiens se sentent aussi coupables que moi, leur envie de chasser après deux mois d'abstinence, rappelons-le, a pris le dessus, si bien que, sans grand bruit, ils poursuivront rapidement ce second chevreuil. Ceci explique que presque tout le monde a perdu la chasse ou... soyons généreux, a mis bas.

Devant m'absenter ce soir-là précisément, je n'avais jamais imaginé que nous serions encore à la chasse à sept heures du soir et que je doive, à mon corps défendant, abandonner. Je rencontre heureusement notre piqueur « La Foulée » à qui j'indique la direction. Hélas, mes indications manquent-elles de précision ou bien le chevreuil a-t-il décidé de changer de trajectoire ? Toujours est-il qu'il ne la retrouvera jamais. Nous voici donc dans cette situation invraisemblable, comme dans le roman d'Agatha Christie des dix petits nègres qui disparaissent l'un après l'autre. Le seul cavalier resté aux chiens est Gilles de Puineuf, veneur passionné de l'équipage de Brissac.

Imaginez cette étrange situation que d'être seul — rêve de tout jeune veneur — mais au milieu d'une meute inconnue, chassant un animal que personne n'a vu. Et soudain, après quatre-vingt-dix minutes de chasse, voici Gilles arrivant en queue d'étag et, à son plus grand étonnement, voit nos chiens nager vers une petite île qui se trouve en son milieu. Les chiens prennent pied, sans se rendre compte que du côté opposé et à quelques mètres

d'eux, leur chevreuil se lève et se met doucement à l'eau pour rejoindre le rivage opposé.

Gilles appelle alors les chiens là où le chevreuil est sorti de l'eau. Mais, imaginez une meute qui ne reconnaît pas votre voix... Pourtant, finalement, les chiens reprennent la voie et s'élancent à l'eau, rentrent sous bois et, après quelques instants de silence qui paraissent une éternité à Gilles, un énorme récri... tout est possible se dit-il mais, hélas, trois chevreuils bondissent devant les chiens. C'est le désespoir, les chiens mettent bas, la nuit tombe et voici qu'apparaît le piqueur qui rappelle ses chiens et n'aura d'autre choix que de rentrer « aux chandelles ». Merci Gilles pour ta persévérance, tu l'aurais bien mérité !

Malheureusement pour moi, j'avais accepté de représenter la Belgique à une réunion de vénerie européenne à Londres. La date avait été fixée six mois plus tôt alors que j'ignorais que nous ferions un déplacement. J'ai donc dû quitter Apremont pour aller à Lyon d'où je partirais le lendemain pour Londres. Bobby, très gentiment, me conduit jusqu'à la gare de Saincaize.

### **Lundi 11 :**

Atterrissant à Londres, je débarque le premier. Sur la passerelle devant moi, un employé en salopette bleue semble vouloir nous accueillir. Encore dans mon demi-sommeil, je lui emboîte automatiquement le pas, les autres passagers à ma suite. Arrivé dans les sous-sols, mon Anglais se retourne ahuri et lâche l'exclamation « My God ! » Imaginez sa stupéfaction de se voir suivi

par tout ce monde alors qu'il était simplement le préposé de la chaufferie !...

La réunion de vénerie terminée au Cavalry Club, à Park Lane, je repars vers le champ d'aviation de Londres et là une chose très étrange m'arrive. Pour arriver à ma Gate, il y a un très long couloir où je ressens une atmosphère particulière que j'explique difficilement. A gauche, je vois un Bobby, à droite deux Bobbies, derrière moi encore deux ou trois agents de police et, à mon plus grand étonnement, tout à coup résonne un coup de sifflet et je vois ces agents de police se mettre à courir, je croyais qu'ils se dirigeaient vers moi ce qui était, bien sûr, préoccupant. Eh bien, heureusement non, mais un peu plus loin un garçon s'enfuit, ils se précipitent sur lui, après un pugilat, ils le ceignent.

Voyage de retour sans problème jusqu'à Lyon, où je monte dans un autobus pour gagner la gare et demande au chauffeur s'il y a un train qui aille de Lyon à Saincaize. Le chauffeur surpris me dit : « Comment dites-vous Monsieur ? ». Je lui répète « Un train-pour Saincaize ». Il me regarde d'un air étonné, me disant : « Mais ce n'est pas en France cela ! ».

Lyon, c'est un peu comme Bruxelles : il y a aussi deux gares, fatalement la bonne et la mauvaise. Sans savoir vers laquelle je devais me diriger, je vise la première : c'était la mauvaise !

Me voilà reparti pour le métro jusqu'à l'autre gare, le temps de m'entendre dire, en y arrivant, que le dernier train pour Saincaize est passé !

C'est alors que je me souviens de la conversation que Bobby de Brissac nous avait tenue le premier soir à

Apremont, en rappelant que son grand-père allait du Creusot au château en calèche ! J'imagine donc qu'il mettait deux ou trois heures à cheval ce qui, en voiture, devrait représenter une vingtaine de minutes et c'est comme cela que je me décide à prendre le train de Lyon au Creusot pensant me rapprocher d'Apremont.

Me voici donc débarquant au Creusot, dans une gare qui aurait pu être construite au milieu du désert.

Après moult péripéties, je parviens enfin à joindre par téléphone Michèle et Bobby, rentrant de la chasse à huit heures du soir, moulus et fatigués après une chasse mouvementée.

« C'est Éric qui est au Creusot et qui aimerait qu'on aille le chercher ! »

Après avoir tout essayé dans le genre : débrouille-toi, prends un train, loue une voiture, dors sur place ; nous viendrons demain... Bobby reprend : « Mais tu es fou ! le Creusot, c'est l'autre bout du monde ! » Le grand-père a dû se retourner dans sa tombe !

Finalement, il est décidé que j'emprunterais une navette jusqu'à Autun, où une voiture m'y prendrait.

Je fais le tour d'un superbe autobus et là le conducteur me dit : « Non Monsieur, cet autobus-ci dessert simplement les usines du Creusot, pour Autun prenez la petite navette ». Je me dirige vers celle-ci qui est un espèce de minibus, sale et dégoûtant, à moitié rouillé, dans lequel se trouvent une femme-chauffeur et derrière elle, trois grands gaillards bien baraqués. Je suis très étonné que ce puisse être un autobus officiel. J'ouvre la porte et demande à la femme-chauffeur : « Madame, est-ce que vous êtes bien

publique ? ». Elle part d'un grand éclat de rire en mettant sa main sur son cœur et me réplique : « Oui, Monsieur, je suis publique. » Bien ! Je suis assez gêné de ma phrase et finalement les trois hommes qui étaient simplement là pour baratiner la femme-chauffeur, quittent le bus. Je prends mon ticket et m'assois, rassuré d'être dans la direction d'Autun.

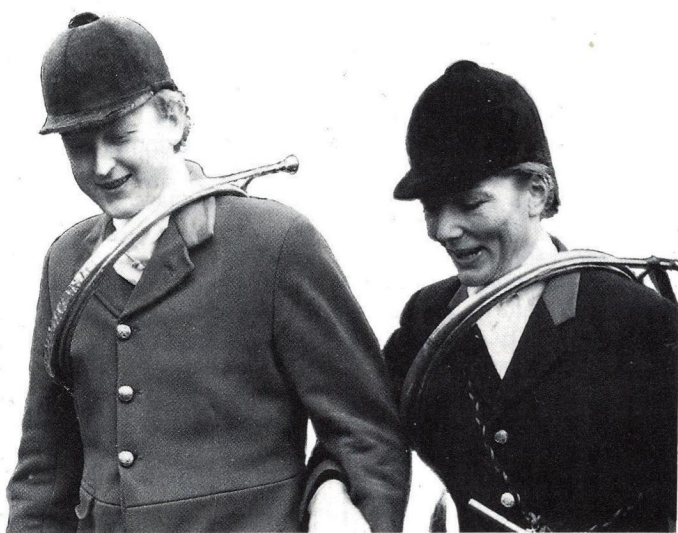
J'attends environ dix minutes pendant lesquelles les uns et les autres entrent dans ce petit bus, chacun refermant soigneusement la porte derrière soi, car il fait froid dehors. Comme je suis au premier rang, je suis le premier à encaisser le courant d'air. Soudain, un homme d'une trentaine d'années rentre, prend sa place et oublie de refermer la porte. Je lui dis : « Monsieur, soyez gentil de fermer la porte derrière vous. » Furieux, il me réplique : « Écoute, mon gars une autre fois tu me tutoieras comme on fait toujours ici, comprends-tu ? » Et tout ce que je trouve à lui répondre c'est qu'il n'y aurait pas d'autre fois. Estomaqué, il va s'asseoir dans le fond de l'autobus paraissant aussi fâché que moi.

J'arrive tranquillement à Autun. Nous avions convenu de nous retrouver à la gare. Mais la gare était fermée. Il devait être environ dix heures du soir. J'entre, dès lors, dans le premier café où on nettoyait par terre. Je m'assois sur une table pour ne pas avoir les pieds dans l'eau, pendant que trois ou quatre personnes prennent la dernière consommation au bar. C'est l'heure un peu électrique — deux soûlards faillirent mener un rude combat. Las, je pars finalement m'installer dans un fauteuil et, par bonheur, deux amis de l'équipage de Brissac arrivent dans ma voiture.

Ce lundi 11 mars, nos hôtes ont reçu l'équipage du comte Yves de Maigret qui chasse le renard.

Le premier renard est immédiatement attaqué de meute à mort et par belle musique. Malheureusement, après un quart d'heure, il trouve la plaisanterie désagréable et se terre. Il est dès lors, décidé de réattaquer vers quinze heures.

L'endroit choisi semble propice, pas d'arbres mais une ancienne coupe peuplée de genêts, de ronces et de gaulis. Le renard est également malin, car de trois à sept heures, il tourne en rond sans quitter l'enceinte. Ensuite, plein d'humour, il découvre une astuce : un talus à pente raide est partiellement couvert d'épaisses ronces et pratiquement nu. Maître Goupil décide d'observer ses poursuivants. Il monte en se glis-



M. Guido Verhaeghe de Naeyer et Mme Éric Janssen.

sant sous les ronces pour redescendre immédiatement à côté, dans la partie nue, au vu de tous. Ceci, lui permet de juger ses poursuivants et d'évaluer leur ardeur. Après avoir plusieurs fois répété ce manège à l'irritation des cavaliers, notre renard disparaît à tout jamais tout en ayant été fort bien chassé !

Le courage ne manquant pas, un troisième renard est attaqué mais celui-ci, au lieu de tourner, part rapidement en forêt, suivi d'un merveilleux concert. Ce sera par excellente voie mais dans la nuit noire que le maître d'équipage devra sonner la « Rosalie ».

### **Mardi 12 : Équipage de Brissac**

Ce jour-là est la seconde chasse de l'Équipage de Brissac et elle sera très belle. Les chiens lancent un brocard en partant très rapidement en ligne droite, chassant très bien. Finalement, nous tomberons en défaut, lequel ne sera pas relevé.

\*\*\*

Aux premières heures du matin, j'avais très discrètement laissé entendre, aussi diplomatiquement que possible, que, ma foi, il était bon de prendre un bain après sa quatrième journée de chasse, mais qu'un bain froid, ce n'était tout de même pas la même chose. Sitôt dit, sitôt fait, si bien que pendant la journée, nous recevons la visite de deux plombiers spécialisés.

Ils travailleront toute la journée à dissocier un tuyau de l'autre et à suivre ses méandres. Victoire : l'eau de notre bain est bouillante ! Quelle merveille ! Nous descendons ce soir-là souriants, heureux, propres... mais, à notre stupéfaction, nos hôtes et amis font grise mine. Nous apprendrons que l'eau chaude a été coupée dans les autres salles de bain et que le chauffage du château ne fonctionne plus car les plombiers ont simplement inversé les vannes du chauffage et de l'eau !... Que de sacrifices pour un seul bain chaud !

### **Mercredi 13 : Équipage de Brissac**

Tôt le matin, vers huit heures et demie, la concierge m'appelle pour me prévenir qu'une indiscretion lui a appris que l'on viendrait vérifier les permis de chasser des Belges qui se trouvent à Apremont. Je suis fort

ennuyé de la chose, ne sachant pas exactement quels sont mes droits... Au terme d'une série de conversations avec Bobby, Béraud de Vogüé, le Délégué Général de l'A.F.E.V., le Président de la Société de Vénérerie et la D.D.A. de Bourges, il apparaît effectivement que pour chasser en France, il me faut une autorisation de meute et un permis de chasser français ! Je n'ai bien sûr ni l'un, ni l'autre, mais seulement mon permis de chasser belge ! Il est alors décidé qu'il vaut mieux ne pas créer un précédent en risquant d'avoir un procès-verbal en n'étant pas dans les strictes conditions de la loi !

Dès lors, je pars pour Bourges où, avec la bienveillance de tous, je me fais délivrer un permis de chasser.

rer, je lui réponds : vingt. Cri d'effroi et silence dans tout le bureau où tout le personnel me regarde comme si j'étais entouré de ma meute ! Conciliante, elle me demande si nous pouvons nous amuser avec deux ou trois chiens seulement... car le tarif pour vingt est tout à fait prohibitif. Mon étonnement n'aurait pas été plus grand si je m'étais trouvé à Karthoum ou à Yaoundé ! Il est donc convenu que ma meute comportait deux chiens... de qualité (doublement assurés).

Pour comble de bonheur, la gentille Rosaline qui me guide dans ce dédale administratif, veut me faire goûter la spécialité du coin. Nous mangeons donc des rillettes de Bourges qui s'avèreront être faisant-



*Avant la durée du jeudi 14 mars.*

Il me faut encore avoir une autorisation de meute, pour la délivrance de laquelle, je devrais, semble-t-il être titulaire d'un droit de chasse sur un territoire français ! Ce n'est bien sûr pas le cas ! Nous sommes à la quadrature du cercle ! Je passerai la journée à Bourges, de la Préfecture au service des Eaux et Forêts, et du studio du photographe au bureau de l'assureur...

L'administration me refuse mon certificat d'assurance belge et m'oblige à en souscrire une française. Je suis accueilli fort courtoisement par une employée de l'U.A.P. qui se fait un plaisir de m'assurer. Elle me dit avec un grand sourire (professionnel) aimer la vénérerie et lorsqu'elle me demande combien de chiens elle devait assu-

dées et dont j'aurai la plus grande difficulté à me séparer avant la fin du séjour !...

Bobby très gentiment a ressorti ses chiens. C'est la seconde journée d'affilée et, bien sûr, on ne peut pas leur en demander trop. C'est infiniment gentil de sa part.

Dans ma précipitation de découvrir Bourges et dans l'idée d'en revenir beaucoup plus rapidement, j'ai emporté dans mon break nos deux selles. C'est pourquoi Michèle doit s'en faire prêter une, ainsi qu'une sangle qui malheureusement ne convenait pas. Il ne faut, dès lors, pas longtemps pour qu'elle ne se retrouve à terre avec une selle qui avait tourné, chatouillant désagréablement le bas-ventre de son cheval.

C'est donc un spectacle d'éblouissante dextérité d'un « equus volans » entre ciel et terre complètement fou qui bouscule dangereusement deux cavaliers ahuris et apeurés pour ensuite s'enfiler quatre kilomètres de route goudronnée, où, à tout moment, il risquait de percuter un pare-brise.

Notre piqueur met sa camionnette en travers du chemin et je ne sais s'il passe par-dessus, par-dessous, ou à côté, toujours est-il que le cheval disparaît dans le sous-bois. C'est donc une ligne de cavaliers et suiveurs organisés en rabatteurs qui s'enfoncent dans les taillis jusqu'au moment où le cheval est retrouvé fourbu. Heureusement, cette escapade se solde par plus de panique que de mal.

Le lendemain matin, le jeudi 14, je reçois de nombreux coups de téléphone et chacun m'indique combien mes interlocuteurs ont été choqués d'entendre les mauvaises intentions des gardes.

Les arguments convaincants de l'A.F.E.V. ont fait qu'à partir de ce moment-là, je n'ai plus eu aucun problème. Je reçois ce même matin un télégramme de Paris, de la Direction de la Protection de la Nature, m'indiquant qu'il m'est permis de chasser avec ma meute en me donnant une attestation de meute pour la durée de mon séjour, qui est probablement la première jamais remise à un étranger.

Le soir, nous dînons au château de Saint-Augustin, chez Huberte Villenave. Évelyne Coquet a décrit le personnage surnommé « La Ragote », titre de son livre, dans une atmosphère d'arche de Noé où animaux et êtres humains se mêlent et se confondent sur un certain pied d'égalité. Imaginez un château de la « Belle au Bois Dormant » d'époque, meublé d'animaux empaillés, égayé par quatre chiens de salon possessifs. Ils ont cependant eu la bonne grâce de ne pas tailler en pièces « Perdey » mon exquise chienne springer spaniel qui était terrifiée par cet étrange musée.

Dans le parc, s'étendant jusqu'à la terrasse du château, un jardin zoologique qui abrite lions, éléphants, singes et beaucoup d'autres variétés d'animaux.

Notre arrivée dans la nuit noire est fantomatique dans la mesure où sortant de notre voiture, nous sommes accueillis par des barissements d'éléphants, les hurlements de lions, alors que toutes les lumières s'éteignent. La panne d'électricité était involontaire mais elle a contribué à nous effrayer plus encore car, à l'intérieur, des ombres courent de tou-



*Au premier plan à droite, sonnant de la trompe, « Boby » de Brissac.*

tes part et en tous sens afin de ramener les lumières célestes. Ensuite, tel un feu d'artifice, toutes les ampoules s'allumeront brutalement pour s'éteindre à nouveau et nous replonger dans les abîmes. Juste assez de temps pour nous repérer mais trop peu pour avoir l'assurance que les animaux sont réellement empaillés !

Le dîner est des plus amusants et très original dans cette atmosphère d'animaux vivants et empaillés, servi par « Vilain », à la fois cuisinier, maître d'hôtel, dompteur de fauves et maître équarisseur !

### ***Jeudi 14 : Rallye Vielsalm - prise du premier chevreuil en forêt d'Apremont depuis quarante-huit ans.***

Le programme prévu est une chasse au lièvre conduite par Emmanuel Frachon. Étant donné que je n'avais pas pu découpler la veille en raison de mon voyage à Bourges, Boby m'a permis de le faire ce jeudi. Ceci nous privait de suivre la chasse au lièvre ce qui était dommage, mais j'étais très content de pouvoir rechasser.

Nous attaquons un beau brocard qui nous fait une superbe chasse. Hélas ! dès la seconde enceinte, il tape au change et deux chasses se forment. Je demande au piqueur d'arrêter celle de cinq chiens qui sont partis sur une chèvre et j'appuie sur la chasse du brocard.

Nous partons donc à vive allure avec seize chiens ; le brocard ira souvent battre au change, mais la meute est sérieuse. Un moment donné, étant en défaut au bord d'un étang, les chiens, soudain relancent le chevreuil qui ne peut que se jeter à l'eau et traverser la queue de l'étang à la nage, suivi de la meute. Nos chiens ne sont pas habitués à la natation, si bien que quelques-uns sont restés, étonnés, sur l'autre rive. Nous aurons quelques difficultés à sortir de l'eau car la meute est alors étendue. Michèle parviendra à faire rallier la tête et je ramène la queue. Nous poursuivons alors notre chasse.

Après quelques difficultés au passage d'une ferme dont je fais le tour, je retrouve les chiens en défaut sur un goudron. Nous faisons nos retours, malheureusement quelques chiens s'emballent sur un change. A ce moment-là, le piqueur me rejoint pour me signaler que le garde et les bûcherons qui se trouvent là, ont vu le brocard se relever à l'endroit de notre défaut et suivre la route pendant trois cents mètres. De la petite départementale sur laquelle nous nous trouvons, nous débouchons sur une autre route avec davantage de circulation. Notre brocard a encore fait cinquante mètres au nez des voitures, malgré un forlonger d'une demi-heure, nous parvenons à maintenir, en passant de haie en haie dans le débûché, jusqu'au moment où, malheureusement les chiens reviennent vers la départementale et s'arrêtent en bordure de celle-ci.

Nous faisons les retours pour que les chiens ne traînent pas sur la route, quitte à revenir, si notre animal ne perce pas dans cette direction.

J'ai à peine dit cela, que notre brocard, couché contre la haie, se relève. Il sera pris à vue par quelques chiens ; il avait les pattes arrières raidées comme deux cannes. Il est coiffé par les chiens à la haie suivante. Nous sonnons l'hallali. C'est donc le premier chevreuil pris en forêt d'Apremont depuis quarante-huit ans !

Nous sommes fiers ! Augustin Melot est le premier cavalier que je trouve et je suis tellement enthousiaste que je l'embrasse. Nous ne savons pas bien entendu où nous nous trouvons. En fait, nous avons traversé la forêt de part en part et en bout de celle-ci, l'animal a été forcé de débûcher. Nous commençons donc une longue retraite à cheval mais dans un bonheur immense ! Les chasseurs à tir qui suivaient en voiture viennent nous féliciter avec gentillesse.

Boby étant absent, je décide que nous ferons la curée au château dès son retour. Nous la sonnons à dix-huit heures, en présence d'une foule importante. Les honneurs à Boby de Brissac.

Une constatation amusante est celle qui différencie nos deux pays lors d'une prise : chez nous, sauf cas exceptionnel, le chevreuil entier est la récompense des chiens. En France, par contre, on dépouille l'animal de ses meilleurs morceaux pour les offrir aux gens du pays que l'on veut remercier. C'est ainsi qu'une gigue est partie pour la ferme d'élevage, une seconde pour le garde, une troisième pour le chasseur à tir et la quatrième, ma foi, je ne m'en souviens plus mais manifestement il ne restait plus grand chose pour la meute !...

### ***Vendredi 15 : Rallye Les Amognes.***

Mené par son maître d'équipage, Bernard Pignot, le Rallye Les Amognes est un équipage bien connu en France, dont les succès réguliers ne sont plus à vanter.

Pour maintenir la tradition, les chiens sont découplés au rond-point du Roi Jacques. Scénario habituel, ils attaquent sur plusieurs chevreuils. Les cavaliers qui connaissent la musique sont groupés au rond-point.

Un grand six-pointes saute la première allée, suivi des chiens et tout le monde de crier révérencieusement et en chœur « Taïaut ». Il saute la seconde allée et à nouveau chorus de « Taïauts ». Nos yeux sont tournés vers la troisième allée et déjà nous entonnons le « Taïaut », alors que saute une grande chèvre. Un peu gênés, nous maintenons notre regard dans l'attente du brocard mais il faut reconnaître que la meute suit la chèvre. Après tout, c'est aux chiens de trier leur animal ! Nous acceptons ces paroles parfaitement exactes. Nous n'avons pas bien pu discerner l'animal à la quatrième allée, mais de toute évidence le « Taïaut » de la cinquième est moins convaincant lorsque saute ce petit brocard. A partir de ce moment, plus personne ne hasarderait ce mot magique de « Taïaut », car les regards obliques, en coin ou gênés prennent le pas !

Les trois premières heures de chasse seront faites de souffrance : des chiens partout, de tous côtés, les uns avec le piqueux, les autres avec le maître d'équipage, certains avec l'un ou l'autre bouton.

Par mauvaise voie, rien ne peut se faire, si ce n'est espérer qu'elle s'améliorera plus tard. Aussi n'est-ce pas étonnant si nous en avons retiré le sentiment que les boutons, soumis et disciplinés, sont mieux en meute que les chiens ! Ceci n'est qu'une boutade, nous avons tous connu des moments pareils.

On décide de réattaquer à cinq heures du soir et, à partir de ce moment-là nous ferons une superbe chasse.

L'animal s'est affolé et en s'éloignant d'un pavillon qui se trouve près du chenil et du Roi Jacques, il part à travers des propriétés privées, laissant trois ânes pantois devant ce tintamarre inhabituel. Nous voilà partis vers l'Allier. Là, nous voyons notre animal jouer devant les chiens ; nous pensons l'hallali proche. Eh bien, pas du tout ! Le voici qui parvient à doubler sa voie, qui sème les chiens et retraverse la propriété de M. de Bernis-Calvière en passant par le tennis. Il rentre enfin dans les bois où nous tombons en défaut. Celui-ci est magistralement relevé par Bernard Pignot et nous avons alors droit à trois quarts d'heure de très jolie chasse, les chiens crient très fort et donnent l'impression de vouloir en finir.

Malheureusement, la nuit arrive et vers sept heures du soir, il ne reste plus qu'un quart d'heure de jour.

Un mauvais renseignement nous fait perdre un temps précieux, notre brocard était en fait rasé près d'un petit ruisseau, d'où il sera vu le lendemain matin, se relever, pour aller se remettre dans son enceinte d'attaque. Et pourtant les chiens l'avaient bien mérité ! Quelle superbe démonstration de vénerie avons-nous eue !

### ***Samedi 16 : Équipage de Brissac et Rallye Vielsalm***

Après un déjeuner d'ambiance au « Plan Chevrier », nous chassons en meutes jointes : Équipage de Brissac et Rallye Vielsalm. Malheureusement, l'entente des chiens ne sera pas bonne du tout. Nous découplons quinze chiens, les Brissac, dix.

Après avoir lancé quatre chevreuils, la meute s'est divisée. Quelques chiens maintiennent l'un des animaux d'attaque, d'autres batifolent de l'un à l'autre ; les derniers partent gaiement sur des changes, dès que l'occasion s'en présente. Nous avons donc des chasses de tous côtés, s'éloignant et tantôt se croisant, à tel point que plus personne ne sait ce qui se passe, ni qui fait quoi ! Lorsque les chiens sages qui suivent nos chevaux seront nettement plus nombreux que ceux qui chassent encore, nous devons convenir que si c'était une charmante idée, c'était aussi une mauvaise journée de vénerie. Nous sonnons la Rosalie vers seize heures sans avoir rien fait de bon.

Le soir nous sommes reçus à Néron-des par le comte et la comtesse de Gourcuff, au château de Fontenay, jolie demeure pure et classique.

Le charme de notre hôtesse de souche américaine nous conquiert tous, ainsi d'ailleurs que l'amabilité de notre hôte. Ce sera bien sûr l'occasion de revivre les heures folles d'une semaine de vénerie à Apremont et de porter les toasts d'usage.

Ce dîner clôturera une merveilleuse expérience de vénerie pimentée par des amis passionnés qui ont fait de ce séjour un immense succès.

Le lendemain, dimanche 17, nous reprenons sagement le chemin du retour, le coffre plein de souvenirs, la tête pleine d'histoires prêtes à être contées à nos enfants qui nous attendent impatiemment...

Éric Janssen  
Maître d'équipage du Rallye  
Vielsalm